

**E/1970.06.18 — André Malraux : «Trentième Anniversaire : André Malraux et l'appel du 18 juin», entretien avec Pierre Viansson-Ponté, *Le Monde* [Paris], n° 7908, 18 juin 1970, p. 1 et 14.**

---

**André Malraux**

### **André Malraux et l'appel du 18 juin**

Le 18 juin 1940, à 18 heures, dans le studio B-2 de Broadcasting House à Londres, le général de brigade (à titre temporaire) Charles de Gaulle prononce d'une voix heurtée et parfois blanche, devant le micro de la B.B.C., vingt-cinq phrases courtes, denses, sèches, émaillées de répétitions. Il refuse la défaite, il condamne l'armistice demandé de Bordeaux par le nouveau gouvernement de la France que dirige le maréchal Pétain, il affirme sa certitude de la victoire future, il invite à poursuivre le combat. C'est l'acte de naissance de la Résistance, c'est le fondement de la légitimité gaulliste, c'est le signal d'une grande aventure.

Cet appel (dont on lira le texte page 14), bien peu l'ont entendu et personne ne l'écouterait jamais plus : il n'a pas été répété et il n'en existe pas d'enregistrement. André Malraux est prisonnier : il n'apprendra la nouvelle qu'avec retard, par bribes, de façon d'abord inexacte et incomplète. Cependant, c'est à lui, compagnon fidèle entre tous, résistant, ministre en 1945-1946 et du premier au dernier jour de la République gaullienne (de 1958 à 1969), retourné dès le départ du général à la tâche d'écrivain et, depuis, silencieux, que nous avons demandé de parler, pour ce trentième anniversaire, de l'appel du 18 juin.

Qu'est-ce que le 18 juin, que représente-t-il ? André Malraux nous répond :

— Il y a le 18 juin à sa date, et le symbole qu'il est devenu pour et par la continuité d'une action. A sa date : il ne s'agit pas d'un discours mais d'un appel. Il ne

faut pas oublier l'atmosphère du moment. La débâcle de l'armée française. Toute la France jetée sur les routes. La veille, 17 juin, Pétain a prononcé à la radio de Bordeaux les mots décisifs : «C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat».

L'appel du 18 juin annonce, avec ceux qui vont le suivre immédiatement, la création d'une légion française, la volonté de poursuivre la guerre aux côtés des Alliés en ne livrant ni l'Empire ni la flotte.

C'est cela, au fond, qu'on attendait, explique André Malraux : la formation d'une unité de volontaires français qui combattraient dans l'armée anglaise jusqu'à la victoire finale; le refus d'admettre la fatalité. C'est comme cela que l'appel fut d'abord interprété et rapporté : un général français, dont on n'a pas très bien compris le nom, mais dont on a vaguement retenu qu'il a été membre du gouvernement (il le suggère : «Moi qui vous parle en connaissance de cause»), a invité, à la radio anglaise, tous ceux qui voulaient encore se battre à se joindre à lui.

Pourtant, poursuit Malraux, je ne crois pas que son action soit là.

Le général de Gaulle n'est pas un politicien. Mais il n'est pas non plus le général Anders<sup>1</sup>. Dès le premier discours, celui du 18 juin, le destin de la France est en cause. Son destin, non le courage d'une poignée de combattants.

L'appel apporte une affirmation, presque une révélation, qui légitime ce qu'espèrent et n'osent espérer presque tous les Français, même ceux qui sont alors fidèles à Pétain : «France n'est pas morte». L'essentiel est là, «les prophètes d'Israël ne font nullement des prophéties : ils proclament ce que leurs auditeurs portent en eux, mais ignorent ou n'osent pas reconnaître». Ainsi de Gaulle révèle-t-il ce que beaucoup, à la fois, espèrent et n'osent espérer. Il s'agit moins de former un corps de bataille que de témoigner, moins de prophétiser la victoire finale que d'affirmer une réalité présente. «La France n'est pas morte». Une idée toute simple, perceptible pour tous.

Dans l'histoire comme dans la religion, la complexité n'a pas de valeur : les choses capitales sont simples. Le génie, c'est d'isoler l'essentiel. Regardez les

---

<sup>1</sup> Commandant en chef de l'armée polonaise aux ordres du gouvernement en exil.

proclamations de Napoléon – pas celle d’Egypte, avec les quarante siècles qui vous contemplent, – cela, ses grenadiers s’en moquaient; celles de la campagne d’Italie : «Je veux vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde». Le discours de Clemenceau : «Je fais la guerre». Cela suffit. Ce que dit Jeanne d’Arc – pas à son procès, mais au début de l’aventure. Et Danton. Et Saint-Just. Et Gandhi. «Si l’on résumait les Evangiles, une page suffirait».

Le 18 juin, il s’agit de rendre confiance. Il répète trois fois : «La France n’est pas seule». Son argumentation acharnée : «Nous pourrons vaincre dans l’avenir par une force mécanique supérieure» n’est pas destinée qu’à cette fin. Il faut maintenir dans la lutte l’Empire et la flotte pour y maintenir la France. «Il faut qu’il y ait une espérance»<sup>2</sup>. Si cette guerre est une guerre de trente ans (depuis 1914), la défaite n’est qu’un épisode. Il prophétise (il ne cessera de prophétiser) la victoire, mais ce qu’il veut, dès le 18 juin, c’est d’abord délivrer la France de son propre abandon. Idée importante, fondamentale.

D’où la profondeur de son conflit avec Vichy : pour lui, Vichy, c’est l’abandon. Des années durant, il défendra la France contre cet abandon. La France combattante. La Résistance.

La France combattante, selon André Malraux, compte certes beaucoup aux yeux de l’homme du 18 juin, mais elle n’est pas tout. Elle représente la France dans le combat, dans la guerre, demain dans la victoire : c’est nécessaire, et il faut qu’elle la représente bien. Mais qu’elle soit un peu moins ou un peu plus nombreuse importe, au fond, assez peu. La Résistance compte aussi, bien entendu. Mais, jusqu’au dernier instant, il se demandera ce que peut être la Résistance. Une poignée de compatriotes ? Un état d’esprit ? De vrais combattants utiles à la victoire ?

Il me dira un jour des combattants de Bir-Hakeim<sup>3</sup> : «Ils ont été des témoins». C’est ce qu’il a pensé de la Résistance, de nous, et d’abord de Jean Moulin<sup>4</sup>. Martyr veut d’ailleurs dire témoin. Les prophètes veulent maintenir la fidélité des israélites à Dieu. Il veut, lui, maintenir la fidélité des Français à la France.

---

<sup>2</sup> Phrase extraite du discours prononcé par le général de Gaulle à la B.B.C. le 24 juin 1940.

<sup>3</sup> Position tenue dans le sud de la Cyrénaïque, du 27 mai au 11 juin 1942, par la 1<sup>re</sup> division légère de la France combattante commandée par le général Koenig face à l’armée Rommel.

<sup>4</sup> Organisateur et premier président du Conseil national de la Résistance (C.N.R.).

Quand on publie le recueil des *Discours et Messages*<sup>5</sup>, expose alors André Malraux, le titre n'est pas adapté, tout au moins pour le premier tome. Un discours, dans l'acception classique, est prononcé du haut d'une tribune, devant la foule. Regardez ce premier volume : les discours véritables en représentent peut-être le cinquième. Ce sont, en fait, des textes dits au micro : l'auditoire est bien là, immense peut-être, mais invisible. L'orateur monologue dans les ténèbres. «Avec l'appel du 18 juin commencent les monologues aux ténèbres. A quoi les *Discours et Messages* doivent leur originalité et leur action».

Il m'a dit : «J'ai passé un contrat avec la France». Quand l'a-t-il passé ? A sa naissance : oui, en un sens. Mais en fait plus tard. «Je crois que le 18 juin est le jour du contrat». Il n'y a chez lui, dans l'appel, «aucun chauvinisme». Il est patriote, il désigne l'ennemi, il dénonce Hitler. Il n'est pas chauvin. C'est, une fois encore, «la présence profonde du destin».

C'est pourquoi l'appel et ceux qui lui succèdent conservent une telle puissance irrationnelle; c'est pourquoi, malgré les événements, malgré les Mémoires, le général de Gaulle demeure «l'homme du 18 juin». Il parlera un jour, quelques mois plus tard, de «la plus grande gloire», celle des hommes qui n'ont pas cédé. L'enthousiasme qui l'entoure lors de la descente des Champs-Élysées au jour de la libération de Paris, la reconnaissance pour la confiance prophétique faite envers et contre tout, ne sont pas d'ordre militaire, et pas seulement d'ordre historique. L'appel du 18 juin non plus, et c'est sans doute pourquoi il n'a pas d'équivalent dans notre histoire. A certains égards, il est l'héritier du «Je fais la guerre» de Clemenceau; mais il est d'abord du fond de l'abîme : «Quand vous vous lèverez d'entre les morts».

Un peu après encore viendra l'affirmation que l'existence de la France est liée à la liberté du monde. («Il y a un pacte vingt fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde»)<sup>6</sup>. C'est pourquoi Staline s'en fichait. Dans tout cela, il est peu question du nazisme : que la France redevienne la France et le reste suivra. «Je suis

---

<sup>5</sup> *Discours et Messages* du général de Gaulle dont les deux premiers tomes, seuls parus (librairie Plon), *Pendant la guerre* (1940-1946) et *Dans l'attente* (1946-1958), sont été commentés par Pierre-Henri Simon dans *le Monde* du 13 juin 1970.

<sup>6</sup> Discours du général de Gaulle à la réunion des «Français de Grande-Bretagne» au Kingsway Hall de Londres le 1<sup>er</sup> mars 1941.

venu pour lutter contre les chimères». Il dit que nous, Français, ne sommes rien sans la liberté.

C'est ce que j'ai développé plus tard quand j'ai dit que certains peuples n'étaient jamais plus grands que quand ils étaient repliés sur eux-mêmes (les Anglais) et que d'autres (les Français) n'étaient grands que quand ils l'étaient pour les autres : les croisades, la Révolution.